Document généré le 3 juin 2025 04:35

Les écrits

IES ÉCRITS

Devant des portraits de familles

Paul Chanel Malenfant

Numéro 156, automne 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93428ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)
2371-3445 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Malenfant, P. (2019). Devant des portraits de familles. *Les écrits*, (156), 103–108.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PAUL CHANEL MALENFANT
DEVANT DES PORTRAITS DE FAMILLES

Sépia pour le père

Ce regard qui s'épuise de tendresse
dans un sourire que déjà la mort
frôle. Homme seul dans son canot il
file le parfait bonheur de l'arbre.
Ses mains cultivent la musique des lieux.
Jean Royer

-

J'ai écrit à propos de mon père, le ténébreux, aussi lointain dans ses pensées que la fontaine éteinte au cœur du village de ma naissance. Telles phrases, ici ou là, en quelque poème ancien :

Tu ne dis plus je vieillis, tu dis
Je ressemble à mon père.

Ou encore :

Je n'ai pas vu mon père mourir
J'ai vu mon père mort.

Il lavait au lavabo le mauve des laitues. Je regardais ses mains comme on regarde des mains d'homme en train d'étreindre. En train d'écrire.

Il croyait au rêve d'octobre. Au bel octobre flamboyant des oies blanches de Riopelle, sans roi ni maître, qui lui paraissait à portée de pays.

État de manque à l'âge où peu à peu
J'entre dans l'ombre et pactise avec elle
J'ai mal ô mon père de ne pas avoir été père
Comme toi j'aurais aimé ainsi qu'une jeune mère
Tenir contre mon sein d'homme le nourrisson gémissant
Que fait taire le murmure du silence à l'oreille le bruit
De marée lente du *chut… chut…* paternel

-

Froid dans le dos j'ai conscience de ma peau
Devant la lumière blanche de ce drap
Étalé sur le visage de mon père et la fatigue
Du fleuve comme un démembrement

Son corps n'est plus là dans l'espace
Je suis empêtré du mien
Le moindre muscle tressaille son âme
Est prise en otage parmi les griffes
Les réverbères du rêve

De sa chambre je ne sortirai pas vivant
Car je tiendrai la promesse de ses yeux clos
Sur du néant

Sanguine pour la mère

Si proche dans ses mots où le cœur
s'ouvre. Âme qui vive où la clarté
des jambes. Qui veut la rejoindre
à la cime des douleurs si
le silence ne vaut pas le paysage ?
Jean Royer

-

Juste avant l'épure et réduite à sa plus simple expression.

Entre pitié et recueillement, œuvre extrême, ma mère ajuste pour l'éternité son masque de poussière.

Où donc est passé son vison noir, son odeur de talc et de naphtaline ? Où donc s'en est allé l'envol des chemises paternelles parmi les cordeaux de la pluie d'été ?

Les images s'amenuisent au regard mourant dans la chambre obscure ; la vie s'abolit, transparente, exsangue parmi les années-lumière.

Mère ouvre les yeux. J'y vois de l'eau pâle comme si sa tête en était pleine. Et je me noie avec elle dans du néant.

Mère mourante ton âme tressaille entre tes mains
Sur les replis du drap tes lèvres saignent
Plaies sans coutures apprêtées aux signes du silence

Des lueurs bleutées traversent la chambre
Avec la foule émaciée des visages du Pakistan

Je n'ai jamais cru aux anges de l'enfance
À leur ombre immatérielle sans sillage d'ombre
Leurs pas perdus dans les miroirs muets
Leurs ailes apatrides à tire-d'aile en allées
Aux mirages des paradis perdus

Mais comme le vent s'effeuille sur le fleuve
Je viens à vous père et mère morts avec ma voix
Plus nue que la langue maternelle
Des psaumes et des oraisons

La mort donne à voir la mort
Louise Drouet

À feu et à sang du noir crépite sous la peau
La langue est avalée les mots sombrent
Sans la voix qui les rassemble entre les ombres
Car *Aujourd'hui maman est morte*

Toute la nuit j'ai laissé veiller la lampe
Et filer les plaintes
Du *Stabat Mater* de Pergolèse

Je n'ai pas touché le corps crayeux de ma mère
Morte, double de mon corps mortel

Le mot *dépouille* s'englue dans ma bouche
Malenfant ou *Lafrance* ?

Aujourd'hui je ne me souviens plus
Ni de son nom de fille
Ni de mon nom de famille

La neige volette à ma fenêtre

Je revois ô mon père la supplique
De ton vieux visage mourant juste avant
Que tes yeux ne s'éteignent sur ta nuit

Tandis que ma mère ancien temps
Dans la cuisine d'hiver sentant la cendre et la suie
Fil à fil faufile l'ourlet de sa petite robe noire
Celle des jours de deuil qu'elle portera pour toi
Avec un collier de fausses perles de satin

J'ai beau chasser le souvenir de mes morts
Ils s'accrochent enfants peureux
Aux jupes de leur mère passé simple

Une voix étrangère à la mienne
Se glisse entre mes mots retrouvant
À mon insu l'haleine de la réglisse noire
L'envol en l'air des fusées de papier
Le glissement lumineux dansant sur l'eau
Des bateaux de papier pointus